

La vengeance d'un père derrière l'assassinat du producteur Gérard Lebovici ?

Tout l'été, «Libé» revient sur des histoires jamais élucidées. Sixième épisode, l'assassinat du producteur de cinéma dans un parking parisien en 1984, où parmi les hypothèses se côtoient piste mafieuse et secret-défense.



Gérard Lebovici (à gauche de Catherine Deneuve) au Lido, en avril 1979. (Patrice Picot/Gamma-Rapho)

par [Eve Szeftel](#)

publié le 27 août 2023 à 9h38

Et si Lebovici était tout simplement tombé sous les balles d'un jaloux ? D'un père jaloux, qui aurait pris ombrage de la relation que sa fille avait noué avec celui qu'elle appelait «papa Lebo» ? Cold case s'il en est, l'assassinat, le 5 mars 1984, du producteur de cinéma Gérard Lebovici, qui fut aussi l'agent des plus grandes stars du septième art, n'a jamais été résolu. Pourtant, parmi la myriade de pistes évoquées, l'une insiste, revient, et trouble par sa cohérence. Et si c'était la bonne ?

Bien qu'inconnu du grand public, le fondateur d'Artmedia, première agence artistique européenne, est au faîte de sa carrière quand il est tué de quatre balles dans la nuque dans un parking de l'avenue Foch à Paris. L'homme âgé de 52 ans est retrouvé deux jours plus tard par un vigile, affalé sur le volant de sa Renault 30 TX. Trois douilles jonchent le tapis du véhicule, la quatrième est posée, debout, sur la lunette arrière : le message est clair, le crime a été perpétré par contrat. Aucune vitre brisée, tout semble indiquer que le tueur était assis à l'arrière de la voiture. Du travail de pro. Dans les poches de l'imprésario, les enquêteurs de la brigade criminelle retrouvent un bout de papier sur lequel est griffonné : «François rue Vernet

18h45» et le ticket de parking payé à l'automate. Le tueur a dû profiter de l'absence du producteur pour se glisser dans le véhicule.

«Un homme sous influence» ?

André Malraux a écrit quelque part que la mort transformait la vie en destin. Dans le cas de Lebovici, les circonstances de sa mort, autant que sa personnalité – le «roi Lebo» fuit la lumière et on ne dispose quasiment d'aucune photo de lui – déclenchent les spéculations effrénées de la presse, qui se met à traquer dans sa vie les signes susceptibles d'expliquer sa fin brutale. Sa relation avec [Guy Debord](#) en particulier dérange. Cet autodidacte curieux et subversif – ce qui n'a rien d'une pose chez lui mais est lié à un événement tragique dont il ne parle jamais : sa mère a été déportée sous ses yeux en 1942, son père est mort de chagrin quelques années plus tard – a eu un coup de foudre intellectuel pour le penseur situationniste. C'est pour éditer ses textes que Lebovici fonde en 1969 les éditions Champ libre, «*sa danseuse, sa morale, qui lui fera prendre rang dans l'histoire parmi les mécènes de la Révolution*», comme l'écrit *Libération* quelques jours après sa mort.



L'une des pistes mène tout droit à l'Elysée et lie l'assassinat de Lebovici à la volonté du conseiller de Mitterrand François de Grossouvre (à droite sur la photo) de révéler dans un livre la vie secrète du président. (AFP)

Plus soucieux de se disculper que de rendre hommage à son ami, Debord publie en 1985 *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*. On n'y trouve aucune explication au meurtre, mais, dans le style à la fois classique, très «grand siècle», et infusé d'ironie de l'auteur de *la Société du spectacle*, un démontage en règle, assez jouissif, de toutes les

inepties que la presse a pu écrire à ce sujet. Le héros de l'ouvrage n'est pas Lebovici mais lui, Debord, qui à la fois crève d'envie de connaître une fin aussi romanesque, et de trouille d'être le prochain sur la liste. N'oublions pas que [le révolutionnaire Pierre Goldman](#), auteur des *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France*, a été tué cinq ans plutôt, et [son assassinat, lui non plus jamais élucidé](#), a été revendiqué par un groupe d'extrême droite, Honneur de la police. *«Quel maléfice lie l'ex-soixante-huitard dérisoire et le roi du cinéma parisien ?»* s'interroge ainsi *Le journal du dimanche* le 11 mars, quand Minute voit en Debord un agent du KGB. Même la presse de gauche se perd en conjectures : *«Le roi Lebo n'est-il, finalement, qu'un homme sous influence ? A-t-il dérivé, à partir de Debord, vers des organisations extrémistes comme les Brigades rouges ou Action directe, qu'il aurait financées par goût du scandale et de la provocation ?»* spécule le *Nouvel Observateur* le 23 mars.

Avec près de 300 personnes auditionnées, l'enquête menée par la police judiciaire a été plus démonstrative qu'efficace. Qui trop embrasse mal étreint : la Crim avait identifié une douzaine de pistes. Nommé ministre délégué à la Justice en 1990, [Georges Kiejman](#), l'avocat de Lebovici dans ses affaires privées, tente de relancer l'enquête mais elle s'enlise de nouveau. Il faut dire que l'une des pistes mène tout droit à l'Elysée, qui lie l'assassinat de Lebovici à la volonté du conseiller de Mitterrand François de Grossouvre de révéler dans un livre la vie secrète du président.

«Un ton proche de la panique»

Dans *les Jours obscurs de Gérard Lebovici*, le journaliste Jean-Luc Douin passe longuement en revue les six hypothèses qui nourrissent les gazettes depuis quarante ans. La piste mafieuse est à ses yeux la plus crédible. L'année de sa mort, Lebovici réédite *l'Instinct de mort* de Jacques Mesrine, le livre que «l'ennemi public numéro 1», dégomme en 1979, a publié en prison. Il veut l'adapter au cinéma mais n'arrive à convaincre aucun réalisateur. *«Pour moi, c'était d'abord un assassin»*, expliquera Tony Gatlif, qui ne partage pas la fascination de son ami pour les voyous libertaires. En parallèle, Lebovici s'est pris d'affection pour la fille aînée de Mesrine, Sabrina, qu'il envisage même d'adopter.

Sabrina est en couple avec un certain Hervé Palud qui, en 1984, sort un documentaire sur le truand avec la collaboration de Gilles Millet, journaliste à *Libération*. *«Il se dit qu'il avait refusé à Hervé Palud de financer son film et que Sabrina l'aurait supplié de faire le nécessaire pour qu'il soit au moins distribué correctement, écrit Jean-Luc Douin. On murmure aussi que les véritables producteurs du film étaient des gens avec lesquels on ne plaisante pas.»* Pour trouver un débouché en salle au film, Lebovici contacte son ami Denis Château. Au moment de la mise en place de la programmation du film, ce dernier remarque *«un fait tout à fait inhabituel de la part de Lebovici, toujours flegmatique dans les affaires»*, raconte la productrice Marie-Christine de Montbrial dans *Cadavres exquis dans le 7e Art* : le producteur appelle son ami le lundi précédant la sortie du film, *«l'implorant sur un ton proche de la panique»* de conserver le nombre de salles prévu initialement alors que celui-ci devait être revu à la baisse.

Autre élément qui conforte la piste Mesrine : le soir de sa mort, Lebovici a reçu un appel d'un homme se réclamant de Sabrina pour passer le barrage de sa secrétaire. C'est après avoir raccroché que Lebovici quitte son bureau de la rue Kepler et tombe dans le guet-apens fatal du parking.



La fille de Jacques Mesrine, Sabrina, aux funérailles de «l'ennemi public numéro 1» en 1979. (Borrel/SIPA)

Spécialiste des milieux criminels, le journaliste Jérôme Pierrat n'y croit pas une seconde. Un, *«flinguer un mec pour un documentaire distribué dans cinq salles ? Les voyous sont pragmatiques. Au pire, ils lui auraient mis une tarte»*. Deux, *«Mesrine n'était pas un mec du milieu, il n'était pas ancré dans le banditisme»*. Figure du milieu, Michel Ardouin, un temps soupçonné, a assuré à Pierrat n'y être pour rien, et ignorer le nom du coupable. Trois, *«l'industrie du cinéma français n'a jamais été sous la coupe de la mafia comme a pu l'être Hollywood ou comme l'est Bollywood»*.

«On n'arrive pas à reconstituer le puzzle»

Pour Pierrat, la piste la plus crédible est celle qui semble à Douin la plus farfelue : celle d'une vengeance de Dimitri Troy, né Troitsky, le père de Véronique, une call-girl assassinée en 1977 au Yémen alors qu'elle se trouvait en mission pour le SDECE, l'ancêtre de la DGSE, les services secrets français. *«Assassinat de Lebovici, la piste secret-défense»* : ce «scoop» a été brandi pour la première fois par *Paris Match* en 1992, avant d'être repris par la revue *Charles* en 2019. D'après la légende, Gérard Lebovici et celle qui a inspiré le personnage de *Nikita* de Luc Besson se rencontrent au Festival de Cannes en 1970 dans le cadre d'une relation tarifée. Il a 40 ans, elle en a 20. Comme il le fera avec Sabrina, Gérard Lebovici prend sous son aile cette fille rebelle en manque de tendresse. De son côté, la jeune femme se serait trouvée *«un père de substitution en la personne de Gérard Lebovici»*, témoigne son amie Patricia Herszman dans *Call-girl du Tout-Paris. Confessions d'une fille de «Madame Claude»*, paru en 2021. C'est elle qui annonce sa mort à «papa Lebo», puis accompagne Dimitri Troy au domicile de sa fille pour récupérer quelques affaires. Sans état d'âme, il empoche 50 000 francs en liquide que Patricia a retrouvé entre deux casseroles. Mais se décompose en découvrant une fausse carte d'identité au nom de Véronique Lebovici, un des alias que s'est choisis celle qui roule en Honda 750 cm³, s'est fait tatouer un cobra au poignet et que la presse se plaît à surnommer la *«Mata Hari des années 70»*.